

CONGRES CPGF

12 ET 13 OCTOBRE 2013

PAUL- CLAUDE RACAMIER

Une pensée vivante pour la clinique d'aujourd'hui

ANDRE CAREL

De l'agonie psychique à l'admiration pour la croissance.

Le parcours de Paul-Claude Racamier.

Paul-Claude Racamier, décédé en 1996, a développé, depuis le début des années cinquante jusqu'à la fin de sa vie, une œuvre clinique, technique et théorique en perpétuelle transformation. Psychiatre et psychanalyste, praticien et enseignant, il a déployé sa créativité, sa rigueur, son originalité dans de multiples champs de la vie psychique, ceux du sujet singulier, du groupe, de la famille, de l'institution. Passionné par le soin, le dialogue critique et l'écriture, il a construit et transmis, en humaniste, un vaste ensemble de données qui composent une œuvre complexe, ouverte aux débats et aux approfondissements, qu'il appelait de ses vœux.

Il a, depuis le début des années quatre-vingt, grandement contribué à la construction du corpus clinique et théorique de notre groupement, le CPGF.

Sa pensée reste vivante pour les cliniciens d'aujourd'hui à la recherche d'une meilleure appréhension de leur métier dans la rencontre avec les patients et leur famille, avec les partenaires au sein de l'institution.

Un regard attentif à la profondeur du champ conceptuel exploré par P.C.Racamier permet de discerner certaines constantes organisatrices de son parcours.

Son parcours est expansif, du pathologique le plus souffrant au normal-ordinaire de la croissance psychique qui suscitait son admiration, en spirales successives, selon une tradition psychanalytique solidement établie. La plupart des concepts, clinico-théoriques, par exemple la séduction narcissique et l'antœdipe, se déploient entre ces deux polarités qui bornent un gradient où domine le point de vue économique, du furieux au tempéré, de la démesure à l'homéostasie. Pour d'autres concepts, par exemple l'incestuel, il a laissé à d'autres le soin d'explorer ce en quoi ils pouvaient également concerner les périodes critiques du développement : « Toute situation de crise évolutive réveille une incestualité latente. Je ne suis pas sans saisir que cette hypothèse, si elle s'avérait, amènerait à resituer autrement ma conception de l'incestuel ; mais au point où j'en suis de cet ouvrage, je dois laisser cette question en suspens. » L'ouvrage en question, c'est « *L'inceste et l'incestuel* ». (Paris, Editions du Collège, 1995 ; puis Paris, Dunod, 2010). Quelques mois plus tard la mort de l'auteur nous laisse ce questionnement en héritage.

Son parcours est également éthique. A l'homme rigoureux dans sa pratique répond, dans l'œuvre, le souci de différencier et articuler les formations propices ou contraires au plaisir du fonctionnement mental et à la croissance. Ainsi en a-t-il été pour sa recherche sur les formes du surmoi qui l'a conduit, au

terme d'une longue enquête à spécifier, en 1995, (op. cit.) le surantimoi, « cette instance très étrange...qui n'est pas une loi ...mais une tyrannie ».

Son parcours procède, pourrait-on dire, d'une éthologie psychanalytique, à savoir l'étude de l'être humain dans son environnement, en communauté de pensée avec D.W.Winnicott et S. Lebovici. C'est ainsi qu'il définit le « sentiment et le sens du réel » corrélatif de « l'idée du moi », comme la propriété émergente de la rencontre entre le moi et le monde. (*Propos sur la réalité dans la théorie psychanalytique*, 1962, Revue Française de Psychanalyse, t. XXVI, 4. In *De psychanalyse en psychiatrie*, Paris, Payot, 1979.). P.C.Racamier ne cessera ensuite de développer une psychopathologie qui articule l'intra et l'interpsychique et apportera une contribution précieuse à la construction de ce que R. Kaës appelle « la métapsychologie des ensembles intersubjectifs ». Il a aussi pour ambition durable de connecter au quotidien, comme dans son institution « La Velotte-Besançon », théorie et pratique, réflexion personnelle et perlaboration dans le réseau des acteurs du soin. Enfin, il considère que les choses inanimées ont une âme, celle qu'un animisme de bon aloi leur prête, au bénéfice de tous, patients et soignants. Il inclue donc, dans les « actions et situations parlantes », les qualités sensibles de l'environnement, y compris la beauté de ses formes concrètes.

Ce parcours inclut donc la dimension esthétique. L'auteur avait le souci et le goût de formuler sa pensée le plus simplement possible, de situer ses créations conceptuelles dans un ensemble en équilibre dynamique, en figuration toujours ouverte, inachevée, tout en s'amusant à créer des néologismes volontiers provisoires, à titre d'essais et de dessins, tel le peintre.

Dans ce parcours revisité, on peut, schématiquement, distinguer une première période, à partir de 1953, pendant laquelle on voit émerger, au sein

de grandes études encyclopédiques et sous une première forme, les grands concepts qui vont se préciser et se déployer dans une seconde période à partir de 1978, année de son rapport au congrès de Florence (*Les paradoxes des schizophrènes*, 1978, Revue française de psychanalyse, t. XLII, 5-6.), jusqu'en 1995.

Etudes encyclopédiques et premières formes conceptuelles.

AUTOUR DES FRUSTRATIONS

Tel est le titre sous lequel sont rassemblés (op. cit. 1979), des textes parus à partir de 1953 (*Les frustrations précoces*, 1953 ; *La pathologie frustrationnelle*, 1954 ; *Le moi privé des sens*, 1963) auxquels P.C. Racamier ne cessera de faire référence tout au long des travaux ultérieurs.

En appui sur les travaux des psychanalystes qui, en France (S. Lebovici, M. Soulé) et dans le monde anglo-saxon (J. Bowlby) incluent le point de vue développemental-temporel dans leur réflexion métapsychologique, l'auteur en vient à distinguer deux catégories du manque dans les liens précoces (p 34-35) : le manque subjectif, la *déception*, soit « une frustration de désirs, de ce qui est espéré »; le manque objectif, la *privation-frustration* précoce de « ce qui est dû », au titre des besoins biologiques et psychiques, manque générateur d'un préjudice réel et de carences, « au-delà du principe de plaisir »(p 34). P. C. Racamier entre ainsi de plain-pied dans la prise en considération de la résonance entre réalité psychique du dedans, celle du sujet-infans et réalité psychique du dehors, celle de l'environnement humain, composé de ce que l'on désignera plus tard comme les objets –autres sujets.

Il s'attache à préciser les formes qualitatives de ces « frustrations affectives ». Les locutions choisies alors nous paraissent aujourd'hui poser les fondements de qu'il va appeler, des années plus tard, séduction et perversion narcissiques. « Tendresse réprimée des mères aimantes mais empêchées d'en prodiguer les marques ; dysharmonie d'apport affectif ; exigence affective écrasante ; frustration précoce qui se propage de génération en génération dans la famille ainsi que dans la culture et les institutions » (p28-35).

En 1977 (op. cit. 1979) il revient sur le thème par une série de commentaires de grande importance. Il prend ses distances par rapport aux formes naïves, simplistes de causalité psychique de la maladie mentale grave, formes susceptibles d'activer la culpabilité primaire-totalitaire de tout-un-chacun : « Comme il n'est cependant pas pensable d'imaginer la psychogénèse d'une schizophrénie (et si je dis la psychogénèse ce n'est pas pour dire l'étiopathogénie), de l'imaginer, donc, sur le mode même de la psychogénèse névrotique, on est conduit à penser que des facteurs innés congénitaux jouent un rôle important, combinés au demeurant avec des facteurs familiaux subtils mais étroits...C'est au regard d'une telle vulnérabilité congénitale du moi, dans son aspect neurobiologique au premier chef, que les frustrations précoces peuvent encore trouver leur impact et leur sens » (p 86). Cet avertissement méthodologique est plus que jamais d'actualité dans le contexte d'un débat radicalisé des opinions quant à la valeur de la psychanalyse comme science et comme technique de traitement psychique. Qui plus est, P.C.Racamier anticipe ici le concept d'épigénèse qui définit les rapports complexes entre le sujet et son environnement, tant au niveau biologique que psychique. Enfin, il apporte alors des précisions quant aux « frustrations spécifiques du moi » : elles portent sur « le besoin de reconnaissance, par l'objet parental, des activités propres de

perception, de pensée, de représentation de l'enfant », elles portent donc sur « la tendance du moi à sa propre autonomie » (p 87). Il ouvre ainsi le grand chapitre des dénis de valeur du sujet, celui des disqualifications. Il ajoute que de telles frustrations spécifiques, sources de distorsion du moi, sont difficiles à reconnaître et qu'elles « vont de pair avec des assouvissements libidinaux...excessifs ...inaperçus » (p 90). Ces commentaires de 1977 sont, bien sûr, un prélude au rapport de 1978 sur « Les paradoxes des schizophrènes ». Ils laissent entrevoir aussi la problématique de l'incestuel.

Dans la même première période, il s'empare des grandes souffrances psychiatriques classiques pour en faire l'étude psychanalytique approfondie, à partir d'une approche encyclopédique et de son expérience personnelle.

DELIRES, DEPRESSIONS, PARANOÏA.

En collaboration avec S. Nacht, il explore tout d'abord ces grandes entités cliniques que sont le délire et la dépression :

-Nacht S., Racamier P.C., 1958, *La théorie psychanalytique du délire*, RFP, 3, p 417-532.

- Nacht S., Racamier P.C., 1959, *Les états dépressifs : étude psychanalytique*, RFP, 2-3, p 567-605.

Puis c'est la paranoïa qui retient son attention :

-Racamier P.C., 1966, *Esquisse d'une clinique psychanalytique de la paranoïa*, RFP, 1, p 145-172.

-Racamier P.C., Chasseguet-Smirgel J., 1966, *La révision du cas Schreber* : RFP, 1, p3-26.

De ce très vaste ensemble de données nous allons extraire quelques éléments utiles à notre propos présent, centré sur la perspective d'un parcours qui contient une continuité dans la différence, depuis le temps des commencements de la réflexion jusqu'à sa fin.

Dépressions

Centrons-nous tout d'abord sur les états dépressifs (op.cit., 1959) ceux sous-tendus, dans l'étude, par la structure en état-limite et par leur proximité avec la mélancolie. Nous y retrouvons la question de la frustration : « Le dépressif a tendance à éprouver toute déception comme une frustration. Toute déception est éprouvée comme une perte ». C'est-à-dire, si l'on revient au texte de 1953, que la dynamique dépressive condense voire confond le manque subjectif, la déception quant au désir et à l'espéré et le manque objectif, la privation-frustration de ce qui est dû, source d'un préjudice réel. En cela réside la vulnérabilité du sujet dépressif. Quelle pourrait en être la composante psychique susceptible de s'articuler avec la vulnérabilité génomique ?

L'auteur commence par batailler avec M. Klein, trop inféodée, selon lui, à l'ontogénèse d'un « système psychique préformé et clos, dans lequel les pulsions paraissent être cause de toutes choses...L'agressivité [on dirait plutôt maintenant la destructivité] ne peut venir que du dedans et la réaction agressive à la frustration n'a plus guère de place » (p 598-599). Certes la critique est sévère et partiellement injuste dans la mesure où elle ne prend pas en compte un certain nombre de travaux post-kleinien. Cependant elle a ceci de vrai, à mon sens, que la théorie kleinienne, bien qu'elle analyse avec une très grande finesse la relation sujet–objet, ne s'aventure que peu dans le vaste et riche domaine de la réponse, plus encore dans celui de l'offre psychique, que les objets accomplissent. D'ailleurs, l'autre reste un « objet », de la pulsion

du sujet-enfant-centre du monde, selon le vertex « ptolémaïque » ; l'autre, l'adulte-parent n'est pas encore, dans cette théorie, un sujet lui-même, auteur de ses propres pulsions et tout autant centre du monde, imposant, « implantant » sa pulsionnalité dans l'inconscient de l'enfant, selon le vertex « copernicien », si l'on se réfère aux termes des travaux ultérieurs de J. Laplanche. R. Kaës ajoutera le vertex « képlérien » pour signifier que « l'inconscient est pluri-topique », car localisé dans l'inconscient d'une pluralité et d'une groupalité d'autres sujets.

P.C. Racamier, en 1959, a l'intuition de ces évolutions conceptuelles, lorsqu'il fait ces observations quant à l'image que le dépressif se construit de l'objet, l'image, c'est-à-dire un métissage de l'objet interne et de l'objet externe contenant ses propres objets internes: « Le dépressif est profondément et obstinément aveugle à la personnalité propre de l'objet (il se réfère ici au point relevé par M.B. Cohen)...Le dépressif a *peur* d'appréhender l'objet dans sa réalité vivante et séparée, dans son altérité » (p 582). De quoi procède une telle peur, terme qui indique que le danger est, au moins en partie, objectif, donc source d'un éprouvé judicieux de peur et non le fruit exclusif d'une projection ? Peur qui peut se traduire par une défense par aveuglement quant à l'altérité dangereuse de cet autre, d'autant plus qu'il en dépend.

Il ouvre là une longue série de réflexions qui vont ouvrir les champs de l'intersubjectivité et de la familialité souffrantes.

Mais il lui faut d'abord se pencher sur le développement des liens précoces, nous dirions aujourd'hui des « liens premiers » (A Carel), pour signifier que de tels liens entre parents et enfants sont précoces *et* anciens, nouveaux-inédits *et* en réminiscence des liens générationnels. Nous voyons apparaître dans le

texte, le terme d' « objectalisation » : « Le temps venu d'une maturation neurophysiologique élémentaire, favorisée par la relation anaclitique avec la mère, l'enfant parvient, au cours d'une étape d'*objectalisation*, à intégrer comme des personnes unifiées et distinctes, lui-même et son objet ...Objectalisation [qui] ne s'effectue pas en un seul instant, elle est une intégration progressive et complexe ...Cette étape répond à la position dépressive de l'école kleinienne » (p 596-597) [à ceci près qu'il faut adopter pour la comprendre dans sa complexité, un double vertex, intra et inter subjectif, précise Racamier].

Cette théorie de la croissance du lien se reflète dans la pratique de la cure : « La manière d'être de l'analyste [l'analyste en personne]...sa qualité de présence...sont ce qui déterminent le plus sûrement l'ouverture du monde du dépressif », proposition qu'il développera dans « *L'esprit des soins* ».

C'est, à ma connaissance, la première émergence, en 1959, du concept d'objectalisation. P.C. Racamier le reprendra en 1963 pour l'associer à celui, complémentaire, de « subjectalisation », dans son étude sur la « personation, c'est-à-dire le sentiment et le sens du soi » au cours de la croissance ; et sur la « dépersonation, c'est-à-dire la perte du sentiment et du sens de soi » dans la psychose (*Le moi, le soi, la personne et la psychose. Essai sur la personation*, 1963, *L'Evolution Psychiatrique*, 28, 4. In *De psychanalyse en psychiatrie*, 1979, *Sur la personation*.)

Le concept d'objectalisation connaîtra une longue carrière sous la plume d'A. Green à partir de 1984 (Conférence à la SPP : *L'objet et la fonction objectalisante*). Celui de subjectalisation sera développé par R. Cahn.

A la même époque que l'étude sur les états dépressifs, P. C. Racamier entreprend l'exploration du délire (1958) puis de la paranoïa (1966).

Paranoïa

Centrons-nous sur les textes consacrés à Schreber et à la paranoïa (op. cit.1966), dont il soulignera plus tard les connections avec la perversion narcissique.

P.C.Racamier rappelle la thèse principale du travail de 1958 sur le délire : « Le travail projectif du délire... procède, à titre défensif, de la catastrophe anéantissante que représentent, pour le sujet, les états de désinvestissement global déclenchés par diverses sortes de conflits et au cours desquels le sentiment d'identité, depuis toujours fragile du sujet, s'effondre en même temps que les fonctions du Moi, garanties par l'objectalisation, se désagrègent. » (p 7).

Catastrophe, anéantissement, agonie, évènement psychique blanc, état stuporeux mélancolique, effondrement (D.W.Winnicott), autant de termes équivalents pour tenter de mettre des mots sur cette expérience matricielle, à vrai dire innommable, dont le destin est de resurgir dans l'actuel en réviviscences et réminiscences, dans la vie et dans la cure.

La paranoïa, plus tard nous apprendrons que bien d'autres structures partagent son sort, construit une formation défensive contre un tel retour, composée d'éléments qui sont alors formulés ainsi : « le malade tente d'abolir par un « non-lieu » (undoing) (p 150) les réalités source d'effroi », par le déni d'existence, dira l'auteur plus tard (*Le génie des origines*, 1992, Paris, Payot); « L'objet n'est jamais qu'un instrument » , proposition qui deviendra ensuite la relation d'objet ustensilitaire ; « La pensée, la relation, le moi sont érotisés et

perversifiés » (p 151). Énoncés où l'on entend là encore les prémisses des concepts de perversion narcissique et d'incestualité.

P. C. Racamier va chercher à mieux cerner ce qui, dans l'histoire des liens, peut rendre compte de la vulnérabilité et des expériences de catastrophe, en deçà de la frustration première. Il croise alors, en 1966, un écrit d'A. Carr (1963) relatant la théorie du lien paradoxal en « double bind », en double contrainte, proposée par G. Bateson en 1956, théorie promise à une longue postérité du côté des systémiciens puis des psychanalystes, P. C. Racamier à partir de 1973 (*Entre humour et folie*, 1973, RFP, 4.), D. Anzieu (*Le transfert paradoxal. De la communication paradoxale à la réaction thérapeutique négative*. 1975, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 12.).

Mais en 1966, le relevé des faits paradoxaux prime sur leur théorisation. Par exemple, à propos de Schreber, l'auteur écrit : « une vérité sensible, à savoir que le père de Schreber était fou, a été constamment subtilisée à l'enfant par son entourage au profit d'une fausse vérité contraire, à savoir que son père était un homme remarquable et sa famille une famille parfaite. » (p 7).

Il faudra beaucoup d'années encore pour éclairer quelque peu la complexité de tels processus défensifs en paradoxalité et perversion narcissique, dont la compréhension est loin d'être achevée.

D. W. Winnicott s'est penché subtilement (*Désillusion précoce*, 1939. In *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, 1989, Paris, Gallimard) sur des processus très voisins. Il expose ainsi une situation clinique où le bébé a été trompé dans son expérience intime par l'empiétement d'un adulte :

« Voici le bébé, une fille, en train de sucer son pouce et de penser des pensées – et tout d'un coup quelqu'un arrive et lui enlève le pouce de la

bouche. Elle doit apprendre à se débrouiller avec ses pensées en se passant de la part évidente de leur accompagnement orgastique. [On dirait plutôt aujourd'hui « jubilatoire »]. Il est clair que ce qui rend le geste parental efficace est la culpabilité [primaire-totalitaire] du tout petit liée aux éléments destructeurs du matériel fantasmatique. » (p 33-34). Et l'auteur d'ajouter qu'une telle conjoncture peut aboutir, si elle se répète, à « la répudiation des fantasmes ». Winnicott nous propose là un processus qui éclaire ce que Racamier va appeler, de son côté, le fantasme-non fantasme.

L'évocation du bébé nous amène à nous pencher maintenant sur la maternalité et ses aléas.

LA MATERNALITE PSYCHOTIQUE

Cette étude, devenue référentielle, peut être considérée comme un des pivots dans le parcours de l'auteur (Racamier P.C., Sens C., Carretier L., 1961, L'Evolution psychiatrique, 26, 4. op. cit. 1979).

Elle présente la méthode appelée « situation parlante », soit « l'aménagement d'une situation par elle-même restauratrice et significative. » (1979, p 232). Le concept pratico-théorique va se compléter par celui « d'action parlante ». Ils désignent des modes d'intervention soigneusement préparés dans la communauté thérapeutique, modes qui, mieux que le langage verbal, prennent, « dans le tourbillon des courants contraires », une valeur intégrative et interprétative narcissisante. Il s'agit, on le sait, de la présentation du bébé à la mère en accès psychotique puerpéral.

Cette clinique va prendre une valeur paradigmatique pour toutes les cliniques qui ont en commun le fait que l'autre, l'objet –autre sujet du lien, ici

le bébé, pourtant impuissant et innocent, est devenu une menace vitale pour le soi, ici celui de la mère : « L'enfant est profondément éprouvé comme un importun... un parasite dans le corps de sa mère...la mère ne peut plus que le ressentir défensivement comme un étranger envahissant, incompréhensible et dangereux. » (p 210).

Je considère qu'une telle expérience, plus fréquente qu'il n'y paraît si l'on prend soin d'en relever les formes mineures, voire cryptiques, est le prototype de la catastrophe dans les liens intra et interpsychiques familiaux originels. En effet, le bébé n'est plus alors perçu et représenté comme un soi-objet, comme un autre semblable, soi *et* non soi, transitionnel. Il devient, ce bébé, un autre en antagonisme radical avec le soi parental, c'est-à-dire un danger. Cette situation clinique a vocation à produire des réminiscences dans la vie, chaque fois que la question de l'altérité s'acutise.

Cette clinique est aussi à comprendre comme l'effet de réminiscences d'expériences de catastrophe antécédentes, générationnelles qui ont déjà eu lieu mais qui n'ont pas ou peu été métabolisées, nous en reparlerons.

Elle est enfin le moteur de la désaffiliation défensive (référence, dans un complément de 1979, aux travaux de J. Guyotat et d'A. Beetschen en 1978 sur le double déni de filiation et d'alliance dans la psychose puerpérale). Car le parent (le père peut être pris dans un tel mouvement) peut se dire, dans son inconscient : « Si ce bébé n'est pas le mien, voire s'il n'est pas né, ou encore s'il n'a pas de parents, alors la menace n'a pas eu lieu, elle est abolie ». Il s'agit là de la défense par auto désengendrement. Mais une telle défense n'est pas durable en l'état car il faut bien se ré-affilier d'une manière ou d'une autre, par exemple en auto engendrement plus au moins radical. Nous sommes là au

cœur du conflit violent des origines dont P.C.Racamier fait le noyau de ce qu'il va appeler l'antoedipe , ici dans sa polarité dite « furieuse », pathologique.

Dans le traitement psychique, dans la cure familiale notamment, il s'agira tout d'abord, lorsqu'une telle conjoncture transférentielle s'actualise, de co-construire des liens définis par certaines qualités de présence qui réfutent, en actes parlants, la conviction selon laquelle le thérapeute, en tant que nouvel autre, est à son tour un antagoniste radical, meurtrier pour le sujet-patient, pour le groupe-famille. La cure vise à réinstaurer la forme « bien tempérée » de l'antoedipe dont je pense qu'elle peut être considérée comme faisant partie de l'œdipe dans la psyché familiale lorsque le fantasme – théorie de la scène originaire a pu prendre la forme que lui donne P. C. Racamier plus tard (*Antoedipe et ses destins*, 1979, Paris, APSYGEE Editions) : « L'heureuse issue du conflit des origines est de sentir intimement qu'on est soi-même *avec les parents*, quant au monde et aux personnes, *les auteurs associés d'une coproduction vivante et vivable* ».

Par l'entremise de la maternalité psychotique nous avons donc poursuivi un parcours qui nous amène en 1978, au travail sur « Les paradoxes des schizophrènes » qui contient les grandes thématiques conceptuelles qu'il va continuer ensuite à approfondir : deuil dénié, paradoxalité, perversion narcissique, antoedipe, incestualité, dans les trois derniers ouvrages de synthèse déjà cités :

-*Antoedipe et ses destins*, 1989.

-*Le génie des origines. Psychanalyse et psychose*, 1992.

-*L'inceste et l'incestuel*, 1995.

Nous allons maintenant tenter, une nouvelle fois, de formaliser une série processuelle qui a pour objectif de lier, à partir des travaux de P. C. Racamier, de leurs prolongements au sein du CPGF et de ma propre expérience, certaines des modalités défensives que nous venons de rencontrer dans ce trop bref et lacunaire récit du parcours de l'auteur.

Une trilogie processuelle défensive : paradoxalité, perversion narcissique, incestualité.

La naissance normale-ordinaire

Nous allons prendre comme point de départ de notre réflexion les opérations psychiques qui se déploient à l'occasion d'une naissance ordinaire. En résumé, on peut soutenir que la naissance d'un être inédit est toujours aussi le temps d'une renaissance, à savoir une reconfiguration de la culture familiale. Celle-ci intrique, au long des générations dans l'arborescence familiale, le travail de nativité – co construire un vivre ensemble qui inclue le nouveau-né – et le travail de deuil originaire – mettre en œuvre une séparabilité, en étayage sur les expériences générationnelles de la perte et du deuil consécutif. La suffisamment bonne rythmicité de la présence-absence, de la liaison-déliaison dépend de quelques facteurs. J'en retiens trois, qui interagissent entre eux : 1/ la qualité des identifications, ressemblances et différences mêlées, qui se développent entre le bébé et les autres sujets du groupe-famille ; 2/ la qualité du surmoi-idéal (SM-I), de chacun des parents et de la culture familiale, lequel SM-I est de nature post-œdipienne, ferme et bienveillant, en économie tempérée, une fois passées les turbulences pulsionnelles périnatales, un SM-I promoteur de tiercéité; 3/ la qualité de la régression progrédiente qui favorise l'accordage de la psyché des parents, des frères et sœurs, à celle du bébé. Cet

ensemble constitue le berceau psychique autour duquel l'admiration pour la croissance du bébé peut se déployer. Cependant, n'en doutons pas, cette conjoncture optimale est toujours bousculée par mille et une interférences imposées par le hasard, lequel est loin d'être toujours clément. Dans certains cas, la naissance du bébé est associée à un vécu de catastrophe, ainsi que nous l'avons aperçu tout à l'heure.

Catastrophe

Les événements susceptibles de générer un tel vécu de catastrophe sont d'une grande diversité, des plus manifestes aux plus silencieux, des plus collectifs aux plus intimes. Mais leurs devenir défensifs sont suffisamment semblables pour qu'on les rassemble.

Un fait psychodynamique majeur, repéré précédemment, s'installe: le bébé devient une menace intense pour le soi parental. Le danger se constitue au terme de plusieurs opérations.

Le bébé est identifié, sur le mode isomorphique, tout pareil, aux objets perdus non endeuillés de l'histoire familiale, de telle sorte que le bébé devient le « porte-faix, » le « figurant prédestiné », c'est-à-dire le récepteur des projections évacuatrices relatives aux réminiscences du travail de deuil pathologique, quasi mélancolique, dans la famille.

L'image du bébé est inscrite dans le travail de causalité subjective inconsciente comme l'agent du malheur: sa naissance est la cause de la perte d'objet, qu'elle soit proche ou lointaine dans le temps objectif. Car la temporalité subjective est abolie par le vécu de catastrophe. Celle-ci, interprétée comme un abandon par le SM-I bienveillant, précipite la transformation de celui-ci en son antonyme, le surantimoi malveillant, corollaire d'un idéal extrémiste, grandiose

et/ou nihiliste. Le régime pulsionnel se pérennise selon le mode de la mélancolie froide déniée.

Les multiples occasions de conflit et d'inquiétude (nourrissage, sommeil, propreté, jeux, etc.), dans la vie quotidienne, contribuent à la radicalisation de l'antagonisme soi-autre dans les liens premiers.

La naissance-renaissance du bébé dans la famille, et plus tard, toute nouvelle expérience de croissance potentielle, produit, en réminiscence, des éprouvés de catastrophe. La mise en place du dispositif analysant n'échappe pas à ce modèle intra et interpsychique. L'aide que le thérapeute s'efforce de rendre appropriée se heurte, pendant un temps souvent long qui met à l'épreuve son endurance, à la cohabitation en clivage, dans la psyché familiale, de l'espoir grandiose de bonheur que la cure fait envisager et de la catastrophe à venir, en rétorsion du bonheur. La famille développe alors une réaction thérapeutique négative, de type « échouer devant le succès ».

Confronté à une telle perspective, le néo groupe thérapeutique devient, par le transfert, l'espace-temps de l'ensemble défensif, une trilogie avons-nous proposé, articulant la paradoxalité, la perversion narcissique et l'incestualité.

Epreuves dans le contre-transfert

Cet ensemble défensif génère des effets contre-transférentiels puissants qui font méconnaître longtemps la nature de ce qui se répète en séance. Il produit des attaques sophistiquées de l'éprouver, du percevoir, du penser, du jouer, du fantasmer, de l'agir, la liste n'est pas close. Il s'en suit un vécu, au premier degré, de brouillard, de désengagement intersubjectif et de renoncement au traitement. Le thérapeute se dit, en son for intérieur, « j'aimerais mieux pas, l

would prefer not to », tel Bartleby, le héros de la nouvelle éponyme de H. Melville.

Un tel climat s'accompagne d'un négativisme historique qui se traduit soit par la présentation d'une famille « sans histoire », soit par une mise en histoire confuse, lacunaire, pétrie de secrets, répétitive, suscitant d'étranges oublis côté thérapeute. De plus, celui-ci se met à construire un type de théorisation qui privilégie le vertex structurel au détriment du vertex historique et développemental. Le structurel et le « sans histoire » ont pourtant une histoire, une mythistoire, celle de l'effacement, par déni, des traces dans la psyché des sujets singuliers et du groupe famille, de l'expérience de la catastrophe, celle inaugurale, celle aussi de ses réminiscences en après-coup générationnel.

Tout cela sollicite intensément le travail du surmoi-idéal du thérapeute qui doit contenir ses violentes oscillations entre malveillance et bienveillance, d'autant qu'elles sont très obscures, car soumises à un déni en commun qui nécessite le plus souvent l'aide d'un tiers, inter ou super vision, pour s'en déprendre. Néanmoins, ces difficultés, qui mettent à mal de manière récurrente, le cadre et le dispositif, qui poussent aux agirs, sont, comme à l'accoutumée, des leviers potentiels pour la transformation pas à pas des systèmes défensifs.

Cascade de dénis

Les éprouvés de catastrophe, souvent corrélés, on l'a vu, avec la douleur des pertes d'objet non ou peu endeueillables, nécessite une première ligne d'éléments défensifs à valeur de survie, que l'on peut résumer ainsi. Le premier élément est intrapsychique : le déni-et-clivage tend à rendre inadvenus (le non-lieu), les matériaux que l'associativité pourrait remettre en contact avec le noyau douloureux agonistique. Mais cela ne suffit pas, l'angoisse et la réaction dépressive débordent. D'où le second élément, inter psychique : la

projection-évacuation dans d'autres appareils psychiques, notamment celui d'un enfant devenant un « porte-faix », un « figurant prédestiné », « un agissant prédestiné » ajoutent J. Defontaine et C. Le Barbier. Cette mise hors de soi est une forme du lien à l'autre à qui est confié la tâche de métaboliser, en fonction alpha, l'excès, en trop et/ou en trop peu, source d'excitation persécutoire. Mais cet autre appelé à l'aide est en même temps en position d'antagoniste, une menace pour le soi, il est tenu en méfiance d'autant que ses moyens de faire face à la tâche requise sont débordés, qu'il n'ait pas la maturité requise, ou qu'il soit affecté lui aussi par le déni. Le trajet pulsionnel ordinaire dans l'intersubjectalisation est entravé ; le projeté-évacué dans l'autre tend à faire retour en boomerang à l'envoyeur, le (premier) sujet en détresse, chargé en plus de la détresse de cet autre. Une boucle amplificatrice se déploie, en violences et/ou en évitements relationnels réciproques, d'où la nécessité d'un troisième élément défensif, le « verrouillage », destiné à empêcher le retour du dénié-évacué par la disqualification de la valeur des productions psychiques de cet autre.

Il résulte de cette cascade de dénis un désintersubjectalisation qui, si elle atténue l'intensité douloureuse, présente l'inconvénient majeur de geler, par contre investissement, de grandes quantités pulsionnelles et d'alimenter ainsi le fond mélancolique généré par la catastrophe.

C'est dans ce contexte que se met en place la trilogie défensive qui réunit , selon une certaine logique processuelle, la paradoxalité fermée, la perversion narcissique et l'incestualité, considérées comme des systèmes défensifs intra et interpsychiques solidaires.

Une trilogie défensive

La paradoxalité fermée. (PF)

Elle est la suite de l'antagonisme soi-autre généré par la catastrophe. Puisque la personne, actuelle et passée, du bébé est le « représentant- incarnation » (C. Pigott) de la menace qui pèse sur le soi parental, alors il faut tenir ce bébé, puis l'enfant qu'il devient, à distance du soi-parent ainsi empêché de déployer ses compétences. Il s'en suit un manque de tendresse, et donc aussi d'auto érotisme, c'est à dire une frustration-privation de ce qui est dû, un préjudice réel. La privation de tendresse produite par cet évitement relationnel dans la triade originelle appelle, en réaction, le mouvement inverse de rapprochement entre soi et l'autre mais le plus souvent en dysrythmie interpsychique et donc en intrusion. De plus, les deux mouvements inconscients s'effectuent en simultané, côté parent et bien vite côté bébé. Le double message « viens/va-t'en » devient double contrainte durable et répétable, en paradoxalité fermée, dans la vie et dans la cure. La PF accroît alors l'antagonisme soi-autre qu'elle tentait de surmonter, elle augmente la douleur et le vécu de menace mortifère générée par « être ensemble autant que d'être séparé » (J.P. Caillot). D'où la nécessité d'activer la seconde composante de la trilogie.

La perversion narcissique. (PN)

Elle tente de contribuer à son tour à la sauvegarde narcissique du sujet en danger devant l'autre supposé menaçant, un autre qui, en même temps, est envié (J.P. Caillot). La PN instaure une série de dénis d'intensité variable (les « degrés du déni ») concernant l'existence, l'origine, l'identité, l'autonomie, la valeur etc. de cet autre. Celui-ci en vient à se ressentir comme inapte à reconnaître ce à quoi il est assujéti, comme coupable de ce dont il est innocent, comme complice de la prédation narcissique qui lui est imposée, et ce, d'autant plus qu'il est en position de dépendance de par son âge, son statut, sa vulnérabilité.

Mais, en disqualifiant l'autre, le sujet pervertissant scie la branche sur laquelle il est assis. Il se prive des ressources pulsionnelles de l'autre et du groupe. Il croyait triompher mais il ressent sourdement qu'il a augmenté, là encore, sa mélancolie secrète. Il doit alors activer la troisième composante.

L'incestualité. (I)

Elle est constituée par des comportements et des agirs considérés comme des équivalents d'inceste associés à une abrasion de la vie fantasmatique et ludique. Elle remplit la fonction de suppléer les défaillances de la pulsionnalité libidinale et agressive par un régime de co-excitation pseudo pulsionnelle, pseudo car, de fait, anti libidinale, anti tendresse, anti limites. Cette co-excitation mime le sexuel et promeut en sourdine la destructivité. Elle est corrélée avec le surantimoi et l'idéal extrémiste, grandiose et /ou nihiliste.

Le concept d'incestualité est à rapprocher de celui de sexualisation défensive anti dépressive proposé par l'école post-kleinienne, auquel il connecte la problématique intersubjectale.

Là encore, l'incestualité échoue à réduire la souffrance narcissique –identitaire puisque chaque sujet et le groupe famille tout entier, sont mis à l'écart de la vitalité pulsionnelle. Mais elle procure des satisfactions auxquelles il est difficile de renoncer.

La trilogie défensive constitue donc un ensemble paradoxal puisque, au bout du compte, elle accroît la détresse-désaide qu'elle a pour fonction d'atténuer. C'est la raison pour laquelle certaines familles en viennent à requérir nos services.

L'aventure qui s'engage vaille que vaille n'est pas une mince affaire. Elle est cependant ponctuée de changements plus vigoureux et durables qu'on aurait pu le prévoir dans le long temps des commencements où se réactualisent tant de détresse, tant de défenses tenaces mais aussi, on serait tenté de l'oublié, tant d'espérance.

Le thérapeute d'aujourd'hui éprouve de la reconnaissance, de la gratitude à l'égard de celui qui a si courageusement tracé le chemin et qui nous accompagne de là-haut sur notre propre parcours : Paul-Claude Racamier.

André Carel

